

Marcel Proust et Albert Nahmias : quelques lettres inédites

Un homme de confiance

La découverte d'une petite correspondance inédite¹ entre Marcel Proust et Albert Nahmias est l'occasion d'examiner de nouveau la place de ce dernier dans la vie de l'écrivain. Les quatre lettres présentées ici soulignent d'abord l'étonnante variété des fonctions que le jeune homme exerça auprès de son ami : conseiller financier, secrétaire et, enfin, confident et intermédiaire ambigu dans les enquêtes sentimentales de Proust. C'est en 1908, à Cabourg, que Proust rencontre Albert Nahmias², ses deux sœurs³ et leurs parents, qui habitent avenue Montaigne à Paris, mais séjournent régulièrement dans leur villa « Berthe » de Cabourg. Dès le début de leur relation apparaît une certaine intimité puisque Proust se permet de lui reprocher une liaison ouverte avec une femme. À partir de 1911, il fait appel à Nahmias, qui semble avoir été courtier chez le banquier David Léon, pour des transactions boursières. Il est donc surprenant qu'au même moment, ou peut-être dès 1909⁴, ce soit à ce jeune homme du monde de la finance que Proust demande de l'aide afin de rendre lisible et présentable à un éditeur le déjà vaste chantier de ses manuscrits. « Il faut croire que ses activités boursières laissent à Nahmias des loisirs⁵ ». Il devient alors un secrétaire improvisé, mais rémunéré, qui fournira un travail considérable de déchiffrement et de copie, assisté en particulier de la sténodactylographe Coecilia Hayward⁶. Nahmias trouvera d'ailleurs

1. Je remercie la BnF, la Bibliothèque d'étude et du patrimoine de Toulouse, ainsi que les ayants droit de Marcel Proust, de m'avoir autorisée à publier ces lettres.

2. Albert Nahmias (1886-1979), fils d'Albert Ben Nahmias (1854-1935) et d'Ana Segunda Ballen de Guzman (1861- ?).

3. Anita et Estie Nahmias font partie de la longue liste des modèles d'Albertine. Estie écrira même : « La jeune fille en fleur du tome dont je sors/est une vieille dame en feuille jaune morte » (Ghislain de Diesbach, *Marcel Proust*, Paris, Perrin, 1991, p. 453). Mais c'est à la réception du mariage de sa sœur Anita avec Octavio del Monte, le 17 août 1910 à Cabourg, que Proust assistera (selon Marcel Plantevignes, *Avec Marcel Proust*, Paris, Nizet, 1966, p. 345).

4. Voir la suggestion de Françoise Leriche dans « Une nouvelle datation des dactylographies du *Temps perdu* à la lumière de la correspondance », *BIP*, n° 16, 1986, p. 7-20.

5. Ghislain de Diesbach, *op. cit.*, p. 487.

6. Coecilia Hayward, dactylographe et sténographe anglaise que Proust rencontre lorsqu'elle est attachée au *Grand Hôtel* de Cabourg, en juillet 1911, et qu'il qualifie rapidement de « fort habile » (*Corr.*, X, p. 315).

aussi assez de temps libre durant son service militaire à Mourmelon pour continuer son déchiffrement des manuscrits de Proust et envoyer des instructions à son assistante anglaise¹.

Il semble que Proust ait finalement mieux apprécié ses fonctions de secrétaire que celles de conseiller en spéculation boursière puisqu'en 1913 il refusa de participer financièrement au projet qu'avait Nahmias de fonder une maison de coulisse². À la fin de cette même année, c'est de nouveau vers le jeune homme que Proust se tourne, mais cette fois pour une affaire sentimentale : il l'envoie à Monaco afin de rechercher Alfred Agostinelli qui avait fui le boulevard Haussmann. Malgré ces preuves du rôle non négligeable qu'a eu Nahmias dans la vie et surtout le travail de Proust, ce témoin, qui contrairement à bien d'autres ne laissa pas de souvenirs, a été aussi peu apprécié par les contemporains de Proust que par certains biographes. Ainsi trouve-t-on le portrait suivant :

Albert Nahmias est un personnage antipathique qui, en plus, s'occupe d'affaires d'argent, son père étant boursicoteur professionnel. Proust, plus tard, entretiendra avec lui une correspondance codée – stupéfiante d'imbécillité – et destinée paraît-il à tromper des vigilances imaginaires. On se demande vraiment comment il a pu écrire un des plus beaux textes de la langue française entre ce manipulateur du langage chiffré et une demoiselle anglaise qui ne comprenait pas ce qu'elle tapait³.

En réalité les lettres entre Proust et Nahmias concernent généralement les aspects purement pratiques des instructions, souvent extrêmement compliquées, que Proust donnait à son ami, que ce soit pour des opérations boursières, ou pour la copie de ses manuscrits. Celles de Proust sont souvent fort alambiquées, sinon incompréhensibles, à cause d'un « excès de précision⁴ », mais pas plus que le reste de sa correspondance. Il n'y a que les longs télégrammes envoyés à Nahmias parti à la recherche d'Agostinelli qui pourraient être considérés comme codés : signés d'un faux nom, ils sont remplis d'impérieuses recommandations de dissimulation. Cependant, les relations entre Proust et Nahmias ne semblent pas avoir été uniquement utilitaires. Lorsque Proust doit parler de son travail de secrétaire ou de coulissier, il s'excuse de ne lui écrire « qu'un mot *tendre et pratique*⁵ », ce qui implique une autre dimension à leur relation.

Il est certain que Proust éprouva des sentiments amoureux pour ce jeune homme aux talents multiples. Déjà en novembre 1911, Proust lui avoue : « Que ne puis-je changer de sexe, de visage et d'âge, prendre l'aspect d'une jeune et jolie femme pour vous embrasser de tout mon cœur⁶. » Il semble que Nahmias avait une allure efféminée, une « façon d'être ou de s'habiller, trop recherchée, trop voyante et qui trahit son origine orientale⁷ ». La question de sa sexualité a particulièrement intéressé certains proustiens, comme en rend compte Jean-Yves Tadié : « D'après Kolb, Henri Mondor, qui avait examiné Albert Nahmias, le disait homosexuel (conversation avec l'auteur) ; bisexuel serait plus juste puisqu'il s'est

1. On trouve ainsi dans les cahiers de Proust du papier à en-tête du « Café de l'Univers » de Mourmelon-le-Grand, sur lequel Nahmias écrit à miss Hayward en lui envoyant sa copie (*Corr.*, XI, p. 88). L'ancien « cartonnier » contient aussi quelques pages de ce papier (N. a. fr 27351, f^{os} 88-90).

2. *Corr.*, XII, p. 191-194.

3. Christian Péchenard, *Proust et les autres*, Paris, La Table Ronde, « La Petite Vermillion », 1999, p. 133.

4. André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, Librairie Hachette, 1949, p. 138.

5. *Corr.*, XI, p. 43 [février 1912].

6. *Corr.*, XIII, p. 367.

7. Ghislain de Diesbach, *op. cit.*, p. 497.

marié deux fois¹. » Proust ne voudra se souvenir d'aucune ambiguïté dans ses rapports avec lui lorsqu'il lui demandera de ne pas parler de son nouveau secrétaire, Agostinelli : « Les gens sont si stupides qu'ils pourraient voir là (comme ils ont vu dans notre amitié) quelque chose de pédérastique². » Ce sont généralement les reproches de Proust qui indiquent son attachement, et il faut le choc d'un rendez-vous manqué pour que Proust révèle l'étendue de son dépit amoureux :

Je n'étais pas bien hier, mais comme vous m'aviez donné rendez-vous entre six et sept sur la digue, [...] mort ou vif j'y serais allé. [...] Naturellement vous n'êtes pas venu, vous n'avez pas jugé à propos de me prévenir [...]. Tout en dînant au restaurant du Casino ensuite, puis au Music-Hall, je me disais tristement des choses dont je vous épargne l'énumération mélancolique. [...] Car je sais que vous n'êtes pas perfectible. Vous n'êtes même pas en pierre, qui peut être sculptée si elle a la chance de rencontrer un sculpteur (et vous pourriez en rencontrer de plus grands que moi, mais je l'eusse fait avec tendresse), vous êtes en eau, en eau banale, insaisissable, incolore, fluide, sempiternellement inconsistante, aussi vite écoulée que coulée. [...] Moi qui ai eu pour vous une affection vive, cela me donne tantôt envie de bailler, tantôt de pleurer, quelquefois de me noyer. [...] Et de fait cette amitié (je parle de la mienne) que je croyais si fragile, je l'ai sentie solide comme rarement. Vous êtes un des seuls que je vis cette année. Vous pouvez dire que vous êtes passé à côté d'une fameuse possibilité d'amitié, et que vous l'avez gâchée. [...] Mon cher ami, par pitié pour ma santé, ne cherchez pas le leurre d'une réconciliation que vous n'êtes même pas capable de maintenir même un mois. Ce que vous appelez vos chagrins, ce sont tout simplement ce que vous croyez des plaisirs, une sauterie, une partie de golf, etc. Un jour je peindrai ces caractères qui ne sauront jamais, même à un point de vue vulgaire, ce que c'est que l'élégance, prêt pour un bal, d'y renoncer pour tenir compagnie à un ami [...] je vous quitte une fois pour toutes. Mais je veux en finissant vous dire que je ne veux pas que vous croyiez que je vous dis tout cela d'un cœur léger ; j'ai eu, je vous le dis parce que je pense que cela vous fait plaisir et vous donne quelque orgueil, beaucoup de chagrin [...]. Renvoyez-moi cette lettre, et laissez-moi ici vous serrer la main en ami³.

L'année suivante Nahmias lui fera de nouveau défaut, Proust réagira moins violemment mais toujours avec angoisse, s'identifiant alors à l'un de ses propres personnages :

Mais méchant garçon, pourquoi me promettre que vous viendrez mardi soir et me faire faux bond. Dès le matin, dès la veille, j'étais dans une agitation digne de celle de Swann se rendant chez *Prévost*. De onze heures à minuit quelle insupportable attente⁴.

Or justement les deux lettres de Nahmias présentées ici sont des réponses à des questions de Proust pour ce passage d'*Un amour de Swann*. On sait qu'une des sources biographiques de la quête angoissée de Swann est un rendez-vous manqué entre Proust et Reynaldo Hahn :

Attendre le petit, le perdre, le retrouver, l'aimer deux fois plus en voyant qu'il [est] revenu chez Flavie pour me prendre, l'espérer pendant deux ou le faire attendre cinq minutes voilà pour moi la véritable tragédie, palpitante et profonde que j'écrirai peut-être un jour et qu'en attendant je vis⁵.

1. Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, « Biographies », 1996, p. 668, note 2.

2. *Corr.*, XII, p. 249, [11 août 1913].

3. *Corr.*, XI, p. 187-189, [20 août 1912]. Proust ne savait pas encore que ce soir-là Nahmias venait de renverser une enfant avec son automobile.

4. *Corr.*, XII, p. 103 [12 mars 1913].

5. *Corr.*, I, p. 380, lettre à Reynaldo Hahn du [26 avril 1895].